

# La jambe à François : récit vaudois : dédié à mon ami Philippe Godet : [1ère partie]

Autor(en): **Cerésolle, Alfred / Godet, Philippe**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 43

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204567>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Oui, et un beau. Si je lui dis que c'est pour vous, il me le confiera.

Je parlais sans trop de conviction. Et mes étudés qui me poursuivaient déjà, qui me traquaient? Non, mon père n'y consentirait jamais.

— C'est une bonne coqueluche, prononça le médecin après m'avoir examiné. Envoyez-moi ce garçon à la campagne, il reviendra parfaitement guéri.

— Comme cela, en plein hiver?

— Tout simplement; il lui faut le grand air et de l'exercice.

Et voilà pourquoi, grâce à la coqueluche, je pus retourner chez Frédéric avec le fusil de chasse de mon père.

## II

Il avait gelé pendant la nuit et, l'épaisse couche de neige s'étant durcie, Frédéric monta à son grenier dès le petit matin, attendant l'heure propice. Il faisait grand jour, lorsque, doucement, il ouvrit la lucarne et sema, d'un air entendu, des grains mélangés dans le chéneau du toit. Il y en avait presque un quarteron.

— Est-ce pour des oiseaux, chuchotai-je?

— Chut! murmura Frédéric. C'est pour ces bougres de tiolus, et j'en aurai aujourd'hui, coûte que coûte, aussi vrai que le soleil existe.

Et il montrait l'anémique soleil d'hiver qui se levait à l'horizon, plein de mystère et d'énigme.

Frédéric ne s'était pas trompé. Aussitôt descendus dans la cour, nous vîmes sautiller sur le toit un oiseau à la robe de bure.

— C'est l'Inspecteur, fit mon compagnon, les autres ne tarderont pas.

Ah! c'est que mon ami était devenu féroce. Au fond, n'était-ce pas juste, depuis le temps que ces damnés tiolus lui en jouaient de toutes les couleurs, sans qu'il eût jamais réussi à en peindre un seul? Et dire qu'il voulait même pousser la prodigalité jusqu'à la dorure! Eh bien, on les donnerait dans la poêle à frire, pour leur apprendre à vivre.

J'avais déjà mon fusil, lorsque Frédéric sortit avec précaution. Il portait sous le bras une canardière longue et très antique, une gibecière énorme lui battait les mollets, sa tête était surmontée d'un de ces anciens képis, dits seille à choucroute.

— Comme ça, ils ne me reconnaîtront pas, me glissa-t-il dans un souffle. Je vais me poster derrière la courtine, et toi, reste là; laisse-moi d'abord déguiller les premiers, après tu les

prendras à revers pendant que je rechargerai mon arme.

Les moineaux étaient sans crainte; leurs couic, couic satisfaits semblaient même remercier Frédéric d'avoir bien fait les choses.

Bientôt, un disque jaunâtre émergea lentement du côté opposé de la courtine; c'était le pompon gros comme une orange du shako de Frédéric, tandis qu'un long fuseau noir s'avancait peu à peu, prenait la verticale dans la direction du tout. Les moineaux étaient au moins une centaine à picorer gloutonnement le beau grain mélangé. Tout à coup le long fuseau noir resta immobile: il avait trouvé son point de mire...

Je ne respirais plus...

Trrrrraâh!... tchaâh... papaâh... rrtchaah... aah... aaâ!...

La canardière avait craché un tel nuage de mitraille et de fumée que le soleil railleur s'en trouva obscurci. Et, dans ce brouillard, prenant les oiseaux à revers, je leur envoyai deux décharges coup sur coup.

De moineaux, plus de traces; Frédéric restait invisible. Je le trouvai derrière la courtine, étendu sur le dos et se débattant dans la neige.

— Tu comprends, me dit-il, c'est le reçu de l'arme qui m'a fait sauter en arrière et le chien de mon fusil a sauté aussi; où est mon chien? Que veux-tu que je fasse avec un fusil sans chien? Ah! sales tiolus de la metsance! Tiens, regarde-voilà l'Inspecteur qui revient sur la chenau; une fois qu'on l'aura, nous aurons tous les autres. Tire-z'y dessus tant que tu pourras, moi, j'ai mon idée.

En effet, l'Inspecteur — le plus avisé de la bande — se tenait au bord du chéneau.

— Ki-ki, ki-ki.

Et aussitôt la troupe d'accourir.

J'ajustai l'Inspecteur d'une main sûre.

— Dzinn... rrrdzinn...

— Tépada, tépada, tépada, répondit l'Inspecteur perché sur la girouette.

— C'est pas mal, c'est pas mal. Voilà ce que ça veut dire dans le langage des tiolus, expliqua Frédéric, qui revenait avec sa canardière et son ami Jules, muni d'un grand sac pour ramasser les pierrots.

Qu'allait-il donc faire avec un fusil sans chien?

Mais Frédéric était décidément un homme d'invention, peut-être aussi avait-il du sang d'arquebusier dans les veines. Il avait remplacé le haut shako par un bonnet de police, ce qui lui permettait de se mieux cacher derrière son ami.

L'Inspecteur fit ki-ki, ki-ki, et le chéneau se borda de moineaux.

Immobile, couvert par un buisson, Jules était debout, servant de support à la canardière. Frédéric introduisit alors une mèche dans le bassin et battit le briquet...

— Cette fois, on les tient!

Un tonnerre formidable ébranla l'atmosphère...

Et tous les tiolus étaient devant nous, gouailleurs, à deux pas, à portée de la main, sur un prunellier.

— Couic-couic, couic-couic.

— Ces cochons de tiolus, ils viennent manger mes bêlottes pour me nerguer!

Les gens du village accouraient.

— Tielle dzondnée!

— En voilà un coup de péterut!

— Tielle débondonnée! On aurait dit une pièce de douze, s'exclama Charles, l'artilleur.

— Nom d'un chien de nom d'un chien!

— C'est bien le cas de le dire, répondit Frédéric, qui pensait au chien de son fusil. Rentrons, fit-il, en se tournant vers nous, allons medzi nos tiolus.

Du lard et des choux remplacèrent les tiolus.

## III

Quoi qu'en disent les esprits forts, et à commencer par eux, chacun de nous cache en soi-même, conscients ou inconscients, un fonds de superstition. Tous ces oiseaux étranges avaient ému les braves gens du village et des alentours, même au loin à la ronde. On en parlait le soir, à voix basse, au bord de la fontaine; on en parlait à l'auberge communale; on en parlait pendant les veillées, en cassant des noix; on en parlait dans les journaux. Les jeunes filles n'osaient plus sortir seules et les garçons les accompagnaient. Il en résulta de nombreux mariages bénis par M. le ministre.

Le corbeau à lunettes était devenu légendaire; il était passé en proverbe et l'on disait couramment, en hochant la tête:

Mères, si vous voyez le corbeau à lunettes, C'est que l'amour malin vibre sous les coudrettes.

Nul bonheur n'est parfait en ce monde et Frédéric continue à jeter vainement sa poudre aux moineaux. Mais, chaque fois que l'on entend tonner sa canardière à mèche, les gens du pays disent, non sans une secrète envie:

— Voilà le tueur de tiolus qui prépare son dîner. H. W.

## 1 FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

## La Jambe à François.

RÉCIT VAUDOIS

par Alfred Cerésolo.

DÉDIÉ À MON AMI PHILIPPE GODÉT

**C**E brave père François!... je ne puis pas le revoir sans l'aimer davantage, avec sa franche cordialité et sa malicieuse bonhomie.

Lorsque j'arrivai l'autre jour chez lui, avec un ami, pour lui faire visite, je le trouvai seul, assis sur un billon de cerisier. Il fumait sa bonne vieille pipe au couvercle argenté. Son dos était appuyé contre le mur de sa maison, une « bonne carrée » du siècle dernier, située entre champs et vignes, à mi-côte de la rive vaudoise du Léman.

C'était par un beau soir de juin, un mois environ avant l'ouverture du tir fédéral de Genève. A ce moment, les journaux avaient soin de renseigner déjà fréquemment leurs lecteurs sur les préparatifs de la grande fête.

Le père François, — vieux tireur émérite, — venait de terminer la lecture de la *Feuille* et de ses « papiers ». En levant la tête, — sa belle tête d'an-

cieu carabinier, à la moustache grisonnante, au bel œil noir et perçant, — il se mit d'abord à observer la marche des nuées, en vue des coups de faux ou de râteau à donner le lendemain. Ses regards s'abaissèrent ensuite avec une mélancolique tendresse sur les coteaux d'alentour, puis sur ses champs en fleurs, — où une armée de grillons entonnaient leur printannière symphonie, — pour se reposer enfin sur sa jambe, « sa pauvre jambe de bois », dont la vue souleva involontairement dans sa poitrine un long et douloureux soupir. C'est que, ce jour-là, il y avait justement vingt ans qu'il lui était arrivé malheur. « Ma pauvre piote! se dit-il. Ah! si ce n'était toi, je décrocherais bien encore ma carabine et, en juillet, on me verrait par Genève! »

L'ami François se souvenait, en effet, qu'en 1851, alors qu'il était sergent et avec ça l'un des plus robustes « lurons » de son village, solidement campé sur deux jambes d'acier, il avait, au dernier tir fédéral de la cité genevoise, décroché un des plus beaux prix de la cible *Patrie*. Il se voyait encore suivant sans fatigue les cortèges et les bannières. Il se revoyait fêté, acclamé. Il entendait le brouhaha de la vaste cantine. Il se souvenait surtout de son glorieux retour au village et du joyeux accueil qu'il y reçut. Avec quel bonheur ne retournerait-il pas là-bas « lever encore quelques cartons », chanter la patrie, serrer la main des amis!... Hélas! il n'en peut plus être question. Quelle figure, du reste, ferait-il au milieu de tout

ce monde, sur ces beaux trottoirs, sous toutes ces guirlandes, avec sa démarche irrégulière et sa pauvre jambe de bois?

Or, en quelles circonstances notre vieux tireur dut-il faire l'acquisition de ce meuble peu gracieux? A quelle amusante anecdote cette jambe donna-t-elle lieu? C'est ce qu'il va vous dire lui-même avec son bon parler vaudois aux mots si savoureux.

Tout d'abord, ne vous étonnez pas si notre carabinier, avant de commencer son récit, s'en va, pour vous témoigner sa joie de vous revoir, chercher une bouteille de vin frais. Laissez-le, avec un bon sourire et la joie dans les yeux, vous verser un premier verre; puis vous l'entendrez s'écrier, en hochant le sien à la ronde:

— Santé à la compagnie!

— A la vôtre, père François!

— Honneur à tous!

\* \* \*

Vous voulez donc que je vous la dise: l'histoire de ma piote? Eh bien attendez voir! Tant pis pour vous si vous la trouvez trop longue et tant pis pour moi si elle me met de nouveau la larme à l'œil. C'est que, voyez-vous, quand je pense à ces souvenirs et que je me retrouve aujourd'hui en bonne santé, ça me serre la garguette et je vois trouble.

Tenez, mes amis, il me semble que c'était hier, et pourtant il y a vingt ans aujourd'hui, jour pour jour.



**Chasse moderne.** — Un chasseur qui a la vue très basse nous contait l'aventure que voici :

— J'étais dans un champ de pommes de terre, lorsque mon chien tombe en arrêt. A deux pas de lui, un lièvre, tranquillement assis. Je fais feu et je tue... mon chien.

— Diable ! Et le lièvre ?

— Le lièvre ? C'est lui qui m'a rapporté mon chien.

### FERMIÈRE

DEPUIS quelque temps, il se passait quelque chose au collège de X. Madame Thiébaud, l'épicière du coin, mariait sa fille Agathe. Assise derrière la banque rouge de son magasin, elle avait vu toutes les commères défilier chez elle pour la complimenter. Car Agathe faisait un beau mariage, un mariage d'argent.

Depuis trois ans en place à Lausanne, agile et remuante, elle avait su, malgré sa petite taille et sa langue pointue, rester où elle était. Ne sachant rien faire à son arrivée, elle avait appris à singer les toilettes des filles de madame et doublait maintenant ses robes de froufrou. Sa démarche rapide lui avait tôt valu le nom de zèbre que lui décochait M. Louis, le fils de la maison. A mesure qu'elle devenait un peu plus indispensable à ses maîtres, elle élevait le ton de ses réponses et affichait des petites prétentions. Il lui fallait autant de peignes pour tenir son chignon pointu qu'à Mlle Henriette et des dentelles à sa blouse comme à celles de Mlle Laurence. Enfin elle comptait bien, comme elles, se marier d'amour ou devenir une dame sur ses vieux jours.

Ce n'étaient certes pas les occasions qui lui avaient manqué de s'établir. Son premier amoureux, Jean, le garçon boucher, avait une raie bien faite et des cheveux frisés. Elle l'avait accueilli à ses débuts en ville. Mais la marche ascendante des gages d'Agathe avait précipité le déclin de ses premiers amours. Il buvait ; elle cessa d'abord de l'appeler « mon Jean », trouvant cela trop villageois. Puis elle le planta là, le voyant incapable de renoncer au vin. C'était Agathe ou la bouteille.

Alfred, qui avait pris la place vide, était joli garçon. Il lui avait plu malgré sa confession (il était protestant) et l'opposition de la mère Thiébaud. Il n'avait pas de position. Jardinier de son état, il aurait voulu entrer au service des serres communales. Puis l'uniforme de facteur l'en détourna. Il se fit aspirant postai. Surtout il savait causer et la bonne langue d'Agathe s'accommodait de ce défaut. Enfin elle pourrait

Il s'agissait d'aller au bois de là-haut, à la Pacotière, scier trois gros sapins, les ébrancher et les chabler pour en faire des planches. C'était par un beau matin de juin. On fut levé de bonne heure, moi, mon Louis, qui avait alors dix-sept ans, — et notre domestique, un nommé Hanz, sorte de mal appris, qui, pendant les trois mois que je l'ai eu et qu'il m'a fait endéver, m'a bu le sang. Il avait, tous les défauts et, je crois bien, un avec. Il était surtout buveur et menteur. Outre cela, il était toujours si sale, que ma femme me disait un jour qu'elle ne le trouvait un peu lavé que lorsque le vent lui avait chassé la pluie dans la figure. Malgré ça, je crois qu'il aurait pu trois mois de suite, avec des coups de vaudaire ou de bornan, qu'il n'aurait jamais été propre. Oh ! pour ce godelureau, quand le boulanger du coin voudra faire une fournée de canailles, il faudra qu'il le prenne pour levain. Je ne vous dis que ça, moi !

Or donc, vers quatre heures du matin, on fut en route avec la jument et le petit char, muni de tout le tremblement des outils, sans oublier la barille et le bissac pour les dix-heures. Une bonne morse dans les bois ! il n'y a rien de tel.

Aux premiers chants du coucou, — qui, caché dans la feuillée, vous souhaitait le bonjour, — on fut au haut de la montée. Le lac et les montagnes saluaient le soleil. Les prés se réveillaient en offrant leur miel et leur bonne odeur. Les abeilles couraient à l'ouvrage. Au haut des sapins, les merles tout

commander chez elle ; il la laisserait faire. Elle aurait son jardin rempli de tournesols énormes, de bourrache et de bonhomme odorant. Elle irait au marché vendre ses légumes, et ses instincts de femme bavarde et dominatrice trouvaient leur compte dans cette union.

Le mariage des demoiselles de la maison avait cependant diminué cette ardeur. Enfin la mère Thiébaud lui mit un éteignoir.

Elle lui apporta, un jour, une nouvelle demande, venant de son village. C'était un riche parti. Placide, le prétendant, avait des vaches, une ferme, une basse-cour et un jardin. Il était catholique. Quoique moins bien qu'Alfred, il se présentait au moment psychologique. Un peu décrié dans son village, où on le trouvait balourd, il ne brillait pas précisément par les qualités de sa personne. Agathe aurait à faire le sacrifice du vernis pris à Lausanne. A quoi lui serviraient les cours de cuisine qu'elle avait pris ? Qui lui ferait ses robes ?

Mais la mère Thiébaud l'arrêta court. Tu seras fermière, Agathe. Le samedi, sur ton char à bancs, tu iras à la ville porter à tes anciens maîtres tes pots de raisiné et on t'appellera madame. On viendra de bien loin t'acheter tes beaux œufs et tu auras des poules et un jardin. Par le temps qui court ce n'est pas tant de trop. Regarde les filles du village. La Louise à Henri s'en va en journée. Julie a une belle marmaille à soigner et peu d'argent dans sa poche. Au lieu d'aller glaner, tu auras de beaux sacs de farine. Tu feras chaque hiver boucherie et fumeras tes jambons. Personne n'aura de plus belles noix, ni de meilleure huile. A l'église, la meilleure place ; à la maison, partout l'aisance, et un mari qui ne laissera tout faire à ta guise ; voilà ce que Placide t'offre...

Et voilà pourquoi Agathe devint fermière.

D.

### A MON FUTUR GENDRE

JE donne à ma fille cent mille francs de dot, disait un père.

Naturellement les galants affluaient.

Lorsque la fille eut fait son choix, ratifié par le père, celui-ci remit à son futur gendre un papier, en lui disant : « Voici la dot de ma fille, lisez ! »

Le gendre se récria, pour la forme, déplia le papier et lut ce qui suit :

#### DOT DE MA FILLE

Education soignée, esprit juste, sens droit ! cela vaut bien 20,000 francs. — Ma fille n'est pas co-

amoureux s'adressaient les demandes et les réponses. Les grives et les ramiers en roucoulaient de toutes jolies. Enfin, au-dessus d'eux, sur les champs d'esparcette en fleurs, l'alouette, dans le ciel, montait toujours plus haut pour dire sa chanson. On aurait dit que toute la nature chantait sa prière. Et moi j'ai fait la mienne aussi...

A six heures, on fut sous bois. Jamais la forêt ne m'avait semblé plus belle. Oh ! les bois ! les bois ! Il n'y a rien qui me réjouisse les yeux et me repose les oreilles comme les grands sapins. Au haut d'une branche, un écureuil grignotait une pive pour son déjeuner ; tandis que, plus bas, sur un cytise à grappes jaunes, deux fauvettes, le gosier gonflé de chansons, jasaient comme des folles. Plus loin, sur les bords d'un ruisseau qui glougloutait à l'ombre, un rouge-gorge, en voletant de branche en branche, lançait ses « tirelies ». De tous côtés, la rosée pendait aux feuilles, et, le long des mousses touffues, piquetées de pain de coucou, nous avançons sans bruit.

— Voilà le coin ! dis-je à Louis. Voici nos sapins ! Heu ! ah !

La jument s'arrêta toute essouffée. On déchargea les outils et chacun se mit à l'ouvrage. L'endroit où nous étions était une sorte de petit vallon boisé. D'un côté, s'élevait une pente assez rapide, toute brunie par les aiguilles tombées des sapins ; de l'autre, se dressaient quelques rochers ombragés par des grands fayards. Au fond, entre deux, là où

passait le sentier, se trouvait une sorte de place vague, verte, humide, presque un marais sur terre glaise. De tout temps, il y a eu là du doux et même des gouilles, car mon grand-père nous disait déjà : « Ferait-il une chaleur à faire crier le diable à l'ombre, que ce serait toujours humide à cet endroit ». Il ne faut pas s'étonner si, à deux pas en dessous, il sort une source d'une fraîcheur... mais d'une fraîcheur à vous mettre les dents dehors.

On n'était pas là depuis dix minutes, que la scie grinçait déjà. Un quart d'heure après, le premier sapin venait en bas et s'éclaircissait de tout son long, la tête dans le pacot. Au bout d'une demi-heure, voici le second qui débague, en faisant son grand patatra de biais, au beau milieu d'une fourmière. Quant au troisième, quand on seia son billon, c'est moi qui le regus sur la jambe.

Comment ça s'est-il passé ? Je n'en sais trop rien. Tout ce que je me rappelle, c'est que, tandis que Louis et Hanz étaient à la scie, j'étais moi, en dessous à ébrancher les premiers troncs. Sans qu'on m'ait crié : gare ! j'ai entendu une forte craquée. J'ai voulu me sauver ; j'ai glissé et le billon m'est venu droit dessus et m'a broyé la jambe.

**La semaine-attractions.** — Cette fois, la saison de comédie, au Théâtre, est tout à fait engagée sur une très bonne voie. Les deux représentations de la semaine écoulée, de genres différents, ont eu grand succès. Mardi, c'était *La Carotte*, un amusant vaudeville ; jeudi, *Ruy-Blas*, le drame immortel de Victor Hugo. — Demain soir, dimanche, nous aurons une soirée de comédie vraiment intéressante : *L'Espionne*, de Sardou, et *Les Ingénus*, de Marcel Gerbidon, très goûtées toutes deux, il y a quelques jours, et fort bien interprétées. — Mardi, deuxième de *Ruy-Blas*, et jeudi, *Le Voleur*, de Bernstein, une nouveauté.

M. Tapie, au *Kursaal*, nous donne également, pour la semaine, un programme des plus alléchants. Signalons *Mme d'Haumont*, danseuse-chanteuse fort gentille ; les deux petits duettistes *Mignon*, de vraies porcelaines de Saxe ; *Miss Donald Doone*, une acrobate extraordinaire ; *Lanza*, l'homme crocodile, etc., etc. Une très amusante comédie, *Les Coteaux de Médoc*, et la *Fête des Narcisses*, au cinématographe, complètent un spectacle qui attire foule chaque soir.

Et maintenant que les personnes qui n'ont encore vu *Légionnaire par vengeance*, au Théâtre du Peuple, ne manquent pas l'une des deux représentations de demain dimanche, en matinée et soirée. Ce sont irrévocablement les dernières.

Que l'on n'oublie non plus la troisième conférence de M. Henri Thuillard, lundi, à 5 heures, au Casino-Théâtre. Elle a pour sujet : *Florence au XV<sup>e</sup> siècle*. — L'esprit du siècle, la société. — Les Médicis et leur cour. — Savonarole. — L'état d'âme des artistes florentins. Illustrées de fort belles projections, ces conférences sont très courues.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

passait le sentier, se trouvait une sorte de place vague, verte, humide, presque un marais sur terre glaise. De tout temps, il y a eu là du doux et même des gouilles, car mon grand-père nous disait déjà : « Ferait-il une chaleur à faire crier le diable à l'ombre, que ce serait toujours humide à cet endroit ». Il ne faut pas s'étonner si, à deux pas en dessous, il sort une source d'une fraîcheur... mais d'une fraîcheur à vous mettre les dents dehors.

On n'était pas là depuis dix minutes, que la scie grinçait déjà. Un quart d'heure après, le premier sapin venait en bas et s'éclaircissait de tout son long, la tête dans le pacot. Au bout d'une demi-heure, voici le second qui débague, en faisant son grand patatra de biais, au beau milieu d'une fourmière. Quant au troisième, quand on seia son billon, c'est moi qui le regus sur la jambe.

Comment ça s'est-il passé ? Je n'en sais trop rien. Tout ce que je me rappelle, c'est que, tandis que Louis et Hanz étaient à la scie, j'étais moi, en dessous à ébrancher les premiers troncs. Sans qu'on m'ait crié : gare ! j'ai entendu une forte craquée. J'ai voulu me sauver ; j'ai glissé et le billon m'est venu droit dessus et m'a broyé la jambe.

Ah ! pauvres amis ! Vous pouvez penser si j'ai vu des étoiles et des chandelles. Sur le moment, je me suis cru flambé !

— Vite la barille ! que je crie à Louis. J'ai la jambe en briques. (A suivre.)